Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 2

Artikel: L'histoire de cinquante sous
Autor: Chavette, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253679

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

table, les mains se tendent vers sa misère. Pour lui les plus pauvres trouvent toujours un kopeck au fond e leurd porte-monnaie, un morceau de pain dans l'armoire, un coin dan sla large cheminée.

— Mange, petit père, chauffe-toi.

Ce vagabond sans foyer, pour lequel nos lois et nos mœurs sont si dures, il est là-bas celui qu'on ne doit pas repousser, le malheureux, le pauvre, — l'envoyé de Dieu. C'est pour cela que le meilleur, que le plus cordial accueil lui est partout réservé.

Henri d'ALMERAS.

L'Histoire de cinquante sous

Soyons indulgents pour ceux qui succombent à la misère ou à la tentation. Quel est le juste qui n'a pas été, au moins une fois, un tantinet filou?

Et voici comment on peut y venir.

La caisse ne payait que le lendemain. — Je cherchais donc au fin fond de ma bourse les moyens de passer les vingt-quatre heures qui me séparaient du bienheureux émargement. — J'étais sauvé! car une invitation en ville me garantissait mon dîner et il me restait encore cinq francs pour déjeuner.

Justement, j'avait très faim ce matin-là, et j'allais me rendre chez Brébant avec la ferme intention de dévorer mes cent sous jusqu'au dernier centime, quand on frappa à ma porte. C'était un camarade qui, ayant cru que le mois n'avait que trente jours, venait, la bourse vide, me faire un appel de fonds. Nous partageâmes fraternellement ma fortune.

Ainsi écornée de cinquante sous, ma pièce ne me permettant plus le splendide Brébant, je me dirigeai donc mélancoliquement vers un bouillon Duval.

Je touchais déjà la porte, quand je me sentis embrassé tout à coup par deux bras, en même temps qu'une voix joyeuse s'écriait:

— Ah! voilà une heureuse rencontre!

Et je reconnus un bon et aimable Danois dont j'avais fait la connaissance à Copenhague, où il m'avait choyé, fêté, hébergé, etc., enfin, une généreuse hospitalité que je m'étais bien promis de lui rendre à Paris, lors de son premier voyage.

Le moment était venu!... oui, mais je n'avais que cinquante sous!

Je lui aurais bien dit que je me rendais à une audience très pressée du Ministre, mais il m'avait malheureusement surpris sur le bouton de porte de l'établissement Duval.

— Tiens! vous entriez là? me dit-il.

Vous comprenez le frisson de crainte et l'hypocrisie du sourire avec lesquels je répliquai:

— Suis-je assez en chance pour que vous n'ayez pas encore déjeuné?

— Malheureusement, je sors de table... J'ai déjeuné... et amplement déjeuné, je vous le jure.

A cette réponse, mon cœur se dilata.

— J'entre avec vous, ajouta-t-il, nous causerons pendant votre repas.

Plein de confiance, je l'introduisis dans la salle.

Il me parla de Copenhague assez longuement pour que mon beefsteack eût le temps d'êre cuit et servi devant moi par la fille de salle.

Je me penchais déjà pour le couper, quand tout à coup :

— Hé! hé! fit mon homme, mais ça m'a l'air appétissant!

J'eus froid dans le dos!...

Oh! cher lecteur, je vous l'affirme, je n'eus pas besoin de relever la tête pour lire la convoitise dans les yeux du Danois; au son de sa voix, j'avais devinét out de suite qu'il allait compléter se phrase par:

— J'en mangerais bien un!

— C'est un peu lourd après votre déjeuner, lui objectai-je.

— Bah! je digère mieux que l'autruche.

— ...Et un peu dur.

— Je mâche du fer, ajouta-t-il avec un sourire qui découvrit des dents si larges, si solides, et surtout si profondément plantées, que c'était à croire qu'il s'asseyait sur l'extrémité des racines.

Pendant qu'il donnait des ordres à la servante, je faisais mentalement ce calcul rapide: deux beefsteacks, 24... et 8 de vin, 32... et 6 de pain, 38!

De 38 à 50, j'avais encore 12 sous de marge.

Aussi, quand il se retourna, il me vit souriant, et, ma bouteille à la main, inclinant le goulot sur son verre pour lui faire partager mon vin.

Il m'arrêta vivement la main.

J'eus un instant le fol espoir qu'il préférait l'eau.

— J'aime mieux la bière, déclara-t-il.

Il demandait à peine sa chope à la servante, que je m'étais déjà dit tout bas: « 38 et 7 de bière font 45 ! »

J'étais encore au-dessus de mes affaires, mais une vague inquiétude m'agitait: je n'envisageais pas précisément l'avenir avec cette sérénité d'âme de l'homme qui a cent mille livres de rentes.

Je mangeais lentement, lentement, lentement, dans l'espérance de voir mon convive s'impatienter et prendre son chapeau, car depuis longtemps son beefsteack avait disparu comme une simple pastille.

La fatalité fit que, sans qu'on lui eût rien demandé, la fille de salle — une zélée maladroite! — vint placer sur la table un triangle de fromage de Brie. Dans la prévision d'un malheur, je voulus d'abord résister, mais j'avais très faim, je vous l'ai dit; de plus, ma bourse me conseillait tout bas. « 45 et 3 de Brie, 48; tu peux encore y aller!.... » Et puis, le Danois paraissait si occupé par son récit de voyage que, toutes ces tentations aidant, j'attirai fort doucettement l'assiette devant moi, en regardant bien mon homme dans les yeux pour ne pas détourner son rayon visuel sur l'assiette.

Hélas! J'avais compté sans l'arôme du Brie qui monta aux narrines de mon terrible convive.

Il abaissa aussitôt son regard sur la table.

— Tiens! que mangez-vous donc là?

— Du Brie... un fromage du pays.

— Est-ce bon?

— Peuh! peuh! peuh! fis-je avec une feinte grimace de dégoût.

— Ma foi! tant pis! on voyage afin de s'instruire!

Plus prompt que l'éclair, je lui tendis l'assiette pour un partage.

Le misérable avait bon cœur!

— Non, dit-il, je ne veux pas vous priver... holà, servante, une nouvelle portion!

Cet ordre me retentit au cerveau, ma vue s'obscurcit, et à mes oreilles qui tintaient, j'entendis la voix d'une sévère arithmétique qui me sifflait: « 48 et 3 font cinquante et UN!.... »

UN! c'est-à-dire l'affront qui m'attendait au comptoir! UN! le sourire ironique de cette fille de salle! UN! l'aveu de ma misère devant mon hôte!

Vingt fois en deux secondes, dans ma cervelle en feu, je refis mon compte sans pouvoir me débarrasser de ce « UN » qui revenait menaçant.

Cependant, les clients qui arrivaient en foule, réclamaient des places.

La servante, pour obtenir notre table, n'attendit pas ma demande de l'addition.

C'est de ce jour que je crus à la seconde vue, car en ce moment, sans tourner la tête, je sentis cette fille m'arriver dans le dos, avec son papier redouté à la main.

Je fermai les yeux pour ne pas voir l'affreux... le redoutable « UN » qui excédait ma fortune.

Mais jugez de ma stupéfaction, quand j'entendis mon convive s'écrier:

— Tiens! quarante-quatre sous, ce n'est pas cher! Quarante-quatre.... je bondis sur le papier...

Ah! lecteur, on a bien raison de dire qu'il est une Providence miséricordieuse pour les honnêtes gens! Ils avaient oublié de compter la bière!...

Aussi, je le répète, soyons indulgents pour ceux qui succombent à la misère ou à la tentation: quel est le juste qui n'a pas été, au moins une fois, un peu filou?

Eugène CHAVETTE.

Tatoués et tatoueurs

On sait que les Anglais très chic et les Anglais illustres ont décrété une mode nouvelle: le tatouage. L'an dernier, ils prenaient aux nègres le *cake walk*. Ils empruntent aujourd'hui aux Polynésiens l'art de transformer l'épiderme humain en album humain. Fraternité des races, solidarité universelle, vous avez cessé d'être de vains mots!...

Le prince des tatoueurs londoniens, M. Alfred South, grand artiste peut-être, mais, à coup sûr, plus grand bavard encore, vient de décrire les épidermes de ses plus célèbres compatriotes. Cela fait, il faut en convenir, un chapitre assez piquant d'histoire contemporaine. Il est avéré, par exemple, qu'Edouard VII porte sur le bras droit un dragon et une ancre; que lady Randolph Churchill a fait orner son bras gauche d'un serpent qui se mord la queue; que miss Ellen Terry, la comédienne bien connue, porte incisé sur son cœur le portrait de William Shakespeare, tel un talisman.

Les tatouages sont d'innombrables sortes. Autant d'amateurs, autant de vignettes. Il y a le tatouage sportif. Et c'est l'un des mieux portés. Un pair d'Angleterre a fait dessiner sur son dos les divers épisodes d'une chasse au renard. Un autre gentleman, chauffeur émérite, porte sur le sternum l'image d'une automobile déchaînée. Il y a le tatouage mystique, et celui-là est fort désobligeant. M. South affirme qu'il a gravé sur le dos d'une Londonienne connue pour ses sentiments exaltés, l'image des instruments de la Passion. Il a reproduit sur l'épiderme d'une autre la *Cène* de Léonard de Vinci. C'est pure folie!

Il y a le tatouage sentimental: deux jeunes gens se fiancent, mais un événement fortuit les sépare. Ils prêtent alors leur bras au tatoueur afin qu'il y grave le serment qui les unit. Mais ce tatouage offre des inconvénients réels sur lesquels il n'est pas besoin d'insister.

Il y a enfin le tatouage guerrier. Un officier, retour du Transvaal, où il avait reçu une demi-douzaine de blessures, a fait graver à l'entour des cicatrices persistantes le site où des coups lui échurent et la date du combat. Un autre, un lieutenant de vaisseau, porte inscrits autour de son buste son nom, son prénom, son port d'attache... Ce tatouage, au moins, sert à quelque chose.

Coin de la ménagère

Nettoyage du nickel et des objets nickelés. — On fait disparaître la patine qui se forme sur les objets en nickel ou nickelés, sans altérer leur poli, en les plongeant pendant dix ou quinze secondes dans un mélange composé de vingt parties d'alcool rectifié et une partie d'acide sulfurique (en volume). Ensuite, rincer à l'eau, baigner dans l'alcool pur, et essuyer avec un linge ou dans de la sciure de bois.

Enlèvement des taches sur les meubles. — On fait chauffer un peu de bière et, avec un morceau de flanelle trempé dans ce liquide, on frotte les taches. Ensuite, on polit la place avec un produit composé de la manière suivante:

On râpe un peu de cire avec un couteau dans un pot de faïence; on y ajoute 15 grammes de savon coupé en petits morceaux, et on verse sur le tout suffisamment d'essence de térébenthine pour immerger le mélange. On place le pot sur le feu, et on remue de temps à autre avec un bâton jusqu'à fusion complète. On laisse ensuite refroidir. Avec un morceau de flanelle, on applique la composition à l'endroit où était la tache. On frotte ensuite avec un morceau de torchon bien doux, et on fait briller, en dernier lieu, avec un vieux morceau de soie.

Chaussures vernies. — Mêlez, après les avoir fait tiédir isolément, deux parties de la meilleure crème et une partie d'huile de lin. Ayant préalablement bien nettoyé vos chaussures vernies, frottez-les avec une éponge trempée dans le mélange indiqué, puis avec un morceau de drap bien sec, jusqu'à ce que le cuir soit devenu tout à fait brillant.

Nettoyage des tapis. — Voulez-vous avoir vos tapis toujours d'une parfaite propreté? Il suffit de répandre dessus des feuilles du thé que vous aurez pris à votre déjeuner; puis balayer ensuite vos tapis: il n'y restera plus un grain de poussière, et les couleurs paraîtront plus vives.

ECHOS

Comment on se salue. — Chaque peuple a sa façon spéciale d'exercer la banale politesse du salut.

On s'aborde généralement en France par la formule inusable: « Comment vous portez-vous? » A Londres, on dit: « Comment êtes-vous? » C'est une variante. Les Hollandais, peuple de navigateurs et gens de bon appétit, disent indifféremment: « Comment voguez-vous? » ou: « Avez-vous un bon dîner? » C'est une façon de s'inviter, si la réponse est affirmative.

Les peuples de l'île de la Sonde saluent en promenant sur leurs joues la main qui leur est tendue.

Les Lapons font pire: ils se frottent réciproquement le nez avec énergie. Les Chinois, dans certaines provinces, s'abordent en s'interrogeant sur leur bonne digestion du riz absorbé. Dans d'autres provinces, ils se jettent à terre et la baisent trois fois. C'est trop poli pour être honnête.

En somme, nous avons en France une bonne moyenne et une savante gradation: lever du chapeau, serrement de main et embrassade, suivant le degré d'intimité.

Editeur-Imprimeur : G. Moritz,
Gérant de la Société typographique, à Porrentruy.